



Biorégionalismes

par Volker Ziegler

Né sur la côte ouest aux États-Unis dans les années 1970, le biorégionalisme fait doucement son chemin en Europe. Deux ouvrages, un traité territorialiste, côté italien, et un manifeste pour la ville “biodiversitaire”, côté français, recentrent les éléments du débat autour du bien commun et de l’importance du local. Dans la logique de cette “coévolution”, les filières de construction écologiques sont au cœur des processus.

Alors que la crise sanitaire restreint notre condition à un environnement confiné aux activités réduites, le commerce et les rencontres en ligne séduisent par les promesses d’un monde globalisé et ubiquitaire. Pourtant, de nombreuses voix font l’éloge d’une vie plus frugale, d’une ville de petites distances, d’une économie à circuits courts et de la solidarité intergénérationnelle et entre voisins. Pour le meilleur et pour le pire, la crise exalte les manifestations de notre époque de “transitions”, sociétale, énergétique, environnementale, urbaine, économique... Voici deux ouvrages qui analysent ce monde en crise et invitent à “réhabiter la Terre”, en associant humanisme et écologisme, pensée sociale et pensée environnementale. Si le sujet semble le même de prime abord - on parle de “territoires du vivant”, de “bien commun”, de “biorégion” -, le propos est très différent : le livre d’Alberto Magnaghi, professeur émérite, architecte-urbaniste et fondateur de l’école territorialiste italienne,

se veut (petit) traité, celui de Mathias Rollot, architecte et enseignant-chercheur à l’ENSA de Nancy, revendique le terme “manifeste”. L’ouvrage de Magnaghi est basé sur trois essais parus en italien entre 2012 et 2014 - et cela se sent. Ce n’est pas un tout unifié, des passages entiers ont été glissés dans les notes de bas de page et, avec ses énumérations en forme de liste, cette “écriture remaniée” d’un corpus sans doute plus important paraît souvent abrégée. Mais ce livre, qui date de 2014, a le mérite d’avoir lancé alors le débat sur la biorégion, notion jusque-là peu utilisée dans l’Hexagone. Magnaghi, qui se réfère aux réflexions de Patrick Geddes autour de la “coupe de la vallée” (1925) et du *folk planning*, critique ce qu’il qualifie de “grand exode vers l’hyper-espace télématique et vers les urbanisations posturbaines sans fin”. Face à ce monde déterritorialisé dans lequel la “coévolution entre établissements humains et milieu ambiant” est rompue et où les biens communs sont privatisés et

marchandisés, Magnaghi plaide pour un retour au “territoire bien commun”, par cette “biorégion urbaine” prise comme outil conceptuel et opérationnel. La deuxième partie du livre, où l’auteur fait parler cartes, plans et chartes de paysage, entre dans les détails d’un tel projet, de ses “éléments constructifs” et leurs règles de transformation : cultures et savoirs locaux, structures environnementales et équilibres écologiques, centralités urbaines polycentriques et espaces publics, économie et ressources énergétiques locales, espaces agro-forestiers et relation ville-campagne, autogouvernement et démocratie participative. Leur mise en relation permettrait de fonder de nouvelles formes de coévolution entre l’activité humaine et le territoire au sein d’une biorégion capable de se soutenir elle-même : voilà l’hypothèse du chapitre conclusif, dans lequel Magnaghi insiste sur l’interdépendance entre autosoutenable d’une telle biorégion et autodétermination de sa population¹. Les dernières pages de ce livre s’adressent aux “spécialistes”, acteurs institutionnels, architectes, urbanistes, ingénieurs, agronomes, économistes, etc. Certes, les champs d’intervention sur le territoire et les savoirs disciplinaires qui leur sont liés doivent se transformer, mais Magnaghi insiste surtout sur le rôle du “projet intégré” fédérant les acteurs de la transformation du territoire en “grappes” multidisciplinaires.

L’omniprésence des “post-architectures”

Écrit en 2018, le texte de Rollot, qui le qualifie lui-même d’éco-anarchiste, “fait appel tout d’abord au récit critique”. C’est un récit littéraire qui cherche à toucher le lecteur plutôt qu’un ouvrage scientifique qui s’efforcerait de le convaincre par la raison. Le propos, au ton révolté, n’insiste guère sur les bonnes conduites qui existent, les patrimoines matériels ou immatériels

¹ - Thème qu’il avait développé dans *Le Projet local* (éd. Mardaga, 2003).

encore intacts ou les exemples de bonne pratique. Les dessins d’Emmanuel Constant aidant, l’auteur plaide d’abord pour un regard différent sur le monde qui nous entoure, premier pas d’un changement radical, d’une révolution de notre pensée et de nos comportements. Ce “manifeste pour la ville biodiversitaire” s’élève contre toute forme de domination, dénonce le monde globalisé et accéléré où tout serait devenu objet capitalisable et consommable en ligne, désolidarisant corps et esprit, et milite pour un territoire partagé avec le non-humain. Adhérent aux critiques de l’architecture et de l’urbanisme modernes proposées par Rem Koolhaas dans *Generic City* (1994) et *Junkspace* (2001), Rollot déplore l’omniprésence des “post-architectures” tels les hangars de stockage, centres commerciaux, parkings à étages et autres “espaces jetables”, mais aussi les promesses d’un contrôle total des ambiances, espaces et services de la maison comme de la ville par des techniques *smart* qui conduiront à des environnements domestiques et urbains uniformisés. Pourtant, l’auteur défend le rôle de l’architecture quand elle “pense et acte de façon réfléchie l’installation humaine sur la Terre” en vue d’une transformation de la société sur des bases écocentrées. Il insiste sur l’instauration du dialogue entre l’architecture et le “vivant”, sur la refondation de la formation - touchant les méthodes et la mentalité des architectes -, sur l’importance des processus de fabrication et des filières de construction écologiques. Pour lui, seul le “paradigme de la biorégion semble rendre à l’architecture ses idéaux obsolètes”. Comment embrayer vers une architecture biorégionale ? Les quelques réponses, finalement assez convenues, reprennent les stratégies d’une transition écologique *soft* alors que l’auteur préconise le bouleversement total de nos modes de vie : la transformation de l’existant plutôt que la construction neuve, construire pour et avec les “milieux géographiques” en utilisant des techniques



Dessin d'Emmanuel Constant.
In *Les Territoires du vivant*.

non industrielles et des matériaux et savoir-faire locaux au moyen d'énergies propres. Si la notion de biorégion a le vent en poupe, son acception est loin de faire l'unanimité, et encore moins si l'on intègre la perspective internationale, comme le souligne Rollot lorsqu'il présente la naissance et l'évolution du mouvement biorégionaliste américain, puis les groupes italiens qui s'en sont inspirés dans les années 1990. Parmi ces derniers, peu liés entre eux, on trouve les territorialistes autour de Magnaghi. Rollot déplore qu'en France le concept de biorégion soit trop associé à ce dernier, et c'est pour y fonder "une acception locale de l'idée biorégionale" que son texte en explore l'histoire et les nombreux acteurs - hélas, en survolant les expériences menées. Né dans les années 1970 au sein des communautés autarciques et libertaires californiennes qui prônaient un mode de vie holistique et un "retour à la terre", le terme "biorégion" est devenu une accroche pour les mouvements pacifistes et militants en faveur de l'environnement autour de figures telles que Peter Berg, Allen Van Newkirk et Kirkpatrick Sale. Dans cette tradition, la biorégion doit

permettre à ses habitants de s'intégrer dans leur environnement, de faire partie de la nature sans la dominer. Elle offre ainsi à chacun la possibilité de faire l'expérience des conditions naturelles qui l'entourent, de les observer et de les comprendre, afin d'élaborer des formes de comportement qui contrecarrent l'exploitation de l'espace et protègent les caractéristiques naturelles de celui-ci. Organisés au sein de

2 – "Aux sources du biorégionalisme", *Éléments*, n° 100, mars 2001.

3 – Cf. Jutta Ditfurth, *Entspannt in die Barbarei. Esoterik, (Öko-) Faschismus und Biozentrismus*, Hambourg, Konkret Literatur Verlag, 1996.

4 – Bernd Hamm, Barbara Rasche, "Bioregionalismus. Ein Überblick", université de Trèves, 2002, p. 24 ; en ligne sur <www.uni-trier.de>.

5 – Il s'agit de l'UÖD (*Unabhängige Ökologen Deutschlands*), *ibid.*, p. 26 ; et d'Eduard Gugenberger et Roman Schweidlenka, *Bioregionalismus. Bewegung für das 21. Jahrhundert*, Osnabrück, Packpapier Verlag, 1995.

6 – Faite lors du IV European Bioeconomy Congress Lodz (6/10/2016), texte sur <scanbalt.org> ; Union européenne, "Avis du Comité européen des régions sur la dimension locale et régionale de la bioéconomie et le rôle des régions et des villes", Journal officiel de l'Union européenne, C 306/32, 15/9/2017.

7 – Cf. <www.bioregions.eu>.

8 – Catalogue d'exposition *Ifa/VAI : Otto Kapfinger (dir.)*, Une provocation constructive. Architecture contemporaine au Vorarlberg, Salzbourg, Anton Pustet, 2003.

la Planet Drum Foundation, les groupes biorégionalistes, faisant fi des frontières politiques, s'intéressent à l'interaction entre l'entité géographique et les idées et comportements de ceux et celles qui y vivent, pour tenter de rétablir l'équilibre perdu entre les ressources naturelles et les communautés biotiques (plantes, animaux et humains) : un écosystème partagé avec l'ensemble de ses communautés, insiste Rollot ; un territoire bien commun autogéré, souligne Magnaghi.

"Urbaine et non urbaine" pour Rollot, "urbaine" pour le territorialiste Magnaghi qui étudie des régions urbanisées en Italie, avec leurs villes et villages, la biorégion est une écorégion qui peut être assimilée à un bassin-versant, à un territoire dans lequel les conflits ville-campagne seraient résolus. Pour le dire avec les mots de Rollot, la pensée biorégionaliste permettrait d'affirmer l'importance du local dans la transformation globale sans tomber dans le piège d'un localisme discriminatoire et antidémocratique.

Rejet de la modernisation

Évoquant les contours mouvants, paradoxaux et parfois dangereux du biorégionalisme, Rollot en pointe brièvement les dérives dans les milieux de la Nouvelle Droite en France à l'occasion d'un entretien d'Alain de Benoist et de Michel Marmin avec Peter Berg en 2001². En Allemagne, les convergences possibles entre le biorégionalisme et les positions antimodernistes, biologistes et néopaiennes d'extrême droite font régulièrement l'objet de discussions controversées au sein du mouvement écologiste, lorsque ce dernier se souvient de ses racines qui remontent aux mouvements de réforme de la fin du XIX^e siècle et de leurs réinterprétations sous le régime nazi³. Une étude scientifique du mouvement biorégionaliste menée en 2001 y distingue trois courants - éco-anarchiste, éco-fasciste et éco-esotérique - dont le trait commun serait le "rejet de la modernisation actuelle, de la mondialisation, de l'État

et du consumérisme"⁴. Rappelant la coopération improbable d'une importante organisation éco-fasciste allemande avec la Planet Drum Foundation et les deux historiens autrichiens qui avaient fait découvrir le biorégionalisme aux lecteurs germanophones en 1995⁵, l'étude montre comment les contacts entre les différents camps ont permis aux éco-fascistes d'accéder aux cercles de la scène alternative et ésotérique pour être finalement reconnus comme des biorégionalistes apolitiques. Avec ses cinquante ans d'histoire, le biorégionalisme est un mouvement bien organisé aux États-Unis et un domaine d'enseignement et de recherche qui a aussi trouvé sa voie dans les politiques écologiques locales, notamment à San Francisco. En Europe, la situation est plus confuse, comme l'attestent les textes de Magnaghi et de Rollot. Alors que la pensée et le concept biorégionalistes ne se sont pas stabilisés, le terme connaît une vie propre dans les institutions européennes. Ainsi, le Comité européen des régions soutient un grand nombre d'initiatives bioéconomiques en référence à la déclaration de Lodz de 2016 sur les biorégions⁶. En regardant de plus près, il s'agit d'un programme qui vise le développement de l'agriculture bio et des bioénergies dans les régions rurales, avec des territoires "modèles" et des régions "tests"⁷. On aurait pu faire preuve d'ambition en intégrant le Vorarlberg autrichien dans ce réseau. Depuis plusieurs décennies, cette région est un laboratoire de co-construction d'une identité régionale basée sur l'économie et les savoir-faire ruraux, l'écologie et la culture de l'habitat qui se traduit par une architecture de qualité⁸. Dommage aussi que ni Rollot ni Magnaghi n'évoquent ce type d'expérience concrète et durable.

• Alberto Magnaghi, *La Biorégion urbaine. Petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, Eterotopia France, 2014, 174 p.

• Mathias Rollot, *Les Territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin, 2018, 248 p.